

SERVIR LA « GUEUSE »

Historiques

dirigée par Bruno Péquignot et Denis Rolland

La collection "Historiques" a pour vocation de présenter les recherches les plus récentes en sciences historiques. La collection est ouverte à la diversité des thèmes d'étude et des périodes historiques.

Elle comprend deux séries : la première s'intitulant "Travaux" est ouverte aux études respectant une démarche scientifique (l'accent est particulièrement mis sur la recherche universitaire) tandis que la seconde, intitulée "Sources", a pour objectif d'éditer des témoignages de contemporains relatifs à des événements d'ampleur historique ou de publier tout texte dont la diffusion enrichira le corpus documentaire de l'historien.

Série Sources

Henri-Charles de Thiard de Bissy, *Correspondance du comte de Thiard (Textes revus, avant-propos et notes par Bernard Alis)*, 2010.

Yves BLAVIER, *Fournier l'Américain. Mémoires secrets et autres textes*, 2010.

Lydia OLCCHITZKY-GAILLET, *Spoliation et enfants cachés*, 2010.

Claude Vigoureux

SERVIR LA « GUEUSE »

**Lettres d'officiers
(1894-1929)**

L'HARMATTAN

© L'HARMATTAN, 2010

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-13248-1
EAN : 9782296132481

A François, Georges et Alain Ardillier.

Présentation

La correspondance rassemblée dans ce recueil provient d'archives familiales inédites. Extraites d'une masse de courriers divers, ces lettres furent adressées à un officier de la III^e République, né sous le second Empire et mort sous le régime de Vichy : Pierre Riondet (1866-1942).

Issu d'une humble famille de cultivateurs savoyards – son père exerçait les fonctions de cantonnier à Saint-Christophe-la-Grotte –, Pierre Riondet eut une destinée que ses géniteurs n'auraient pu imaginer ... En effet, la proximité d'âge avec une sœur aînée, qui avait bénéficié d'une instruction supérieure, contribua à la promotion sociale de ce jeune rural : préceptrice dans des familles de la bourgeoisie et de l'aristocratie, « mademoiselle Caroline » eut à cœur de transmettre son savoir à son frère, en même temps que les usages du monde, afin d'en faire un parti présentable ...

De fait, lorsque le jeune homme fut appelé au service militaire, en 1886, ce fut un conscrit lettré et distingué qu'on incorpora, au lieu d'un paysan analphabète et rustique. Doué lui aussi de facultés intellectuelles, doté d'un physique avantageux, Pierre Riondet mit à profit les sept années de formation qu'imposait alors la loi militaire, et conquiert naturellement les grades subalternes. Sergent au moment de son congé définitif, il décida de demeurer dans l'institution qui lui avait donné une formation professionnelle ... Ses capacités le désignèrent d'office pour l'Ecole des sous-officiers de Saint-Maixent, avec comme perspective l'intégration au sein du corps des officiers, lequel donnait le ton à la Belle Epoque... Le contexte national était alors à la « Revanche », et bon nombre de vocations militaires s'expliquèrent par ce désir de venger l'humiliation de Sedan et de récupérer, *manu militari*, la portion du territoire hexagonal perdue en 1871.

A Saint-Maixent d'abord puis au cours de ses premières affectations, Pierre Riondet se fit des camarades, avec qui il resta en lien durant toute sa vie. Parmi ceux-là figurent les auteurs des courriers restitués dans ce livre : Elie Lanne, Julien Dufieux, Albert Labarrière ; trois individus, d'origines différentes et aux fortunes diverses ... Elie Lanne, médecin de formation, mena une belle carrière au sein du corps de Santé militaire, son képi y gagnant les étoiles de général. Il commanda notamment l'Ecole de santé militaire de Lyon. Julien Dufieux, saint-cyrien, franchit brillamment tous les échelons de la carrière, s'illustrant notamment au Levant, dans la défense des minorités arméniennes, terminant inspecteur général de l'Infanterie, jusqu'à être désigné par le maréchal Pétain pour présider la Cour martiale spéciale de Gannat, en 1940... Quant à Albert Labarrière, qui prit sa retraite avec rang de commandant, son impétuosité et sa

curiosité le firent voyager sous le casque colonial, d'un bout à l'autre de l'Empire français...

Sous la plume de ces trois officiers revient, périodiquement, le nom d'une personnalité civile, singulière: Henri Moysset. Cet universitaire, philosophe et historien de formation, spécialiste de l'œuvre de Proudhon et de la seconde République, professeur à l'École de guerre navale, mena une carrière de haut fonctionnaire au ministère de la Marine, où il eut une influence de premier plan sur l'amiral Darlan. Une influence qui le mena à Vichy, en 1940, où le maréchal Pétain en fit un ministre d'Etat et l'un de ses constitutionnalistes...

Après plusieurs années passées dans un régiment d'infanterie, à Coulommiers puis Orléans, Pierre Riondet demanda en 1898 à intégrer la gendarmerie, et plus précisément la Garde républicaine. Devenu parisien, il fit une belle carrière au sein de ce corps prestigieux, même si son recrutement par le rang le bloqua au grade de lieutenant-colonel. Ses mérites militaires, ses talents de polyglotte, et aussi l'appui d'Henri Moysset, lui valurent d'intégrer le commandement militaire du Sénat et d'exercer ces fonctions bien au-delà de la retraite militaire. Sur le plan familial, il avait épousé, à 38 ans, Jeanne Haguès de La Bigne, de souche noble et désargentée, et qui dirigeait la « Maison Vignon », institution de haute couture jadis florissante mais dont la clientèle princière allait s'amenuisant au fil des ans. Un enfant naquit de cette union, Jean, brillant élève du collège Stanislas, qui fut emporté à 22 ans de la tuberculose, alors qu'il se destinait à une vocation religieuse.

Ecrite en 1894 et 1929, la correspondance ici présentée évoque la troisième République triomphante, en intégrant la première guerre mondiale. Pour l'essentiel, elle nous parle des « grandeurs et servitudes » décrites par Alfred de Vigny quelques décennies plus tôt, avec les difficultés matérielles – les galons dorés et les gants blancs ne protégeant pas de la faim ni des dettes –, les déceptions sentimentales – causées par des modistes ou des « cocottes » – et la course à la dot – l'institution militaire imposant aux futures épouses d'officier un certain niveau de fortune –, en même temps qu'elle nous dit les préjugés de cette caste et de ce temps...

Ainsi transparait le mépris dans lequel ces prétoriens tiennent le régime qu'ils servent, la République parlementaire, cette « Gueuse » que brocardent les journaux conservateurs... Il est vrai que l'époque est marquée par l'anticléricalisme d'Etat, alors que bon nombre d'officiers sont catholiques pratiquants et que les scandales politiques et financiers (canal de Panama, krach de l'Union générale) donnent des arguments aux ligues contestataires, telle l'Action française monarchiste qui recrute aux sorties de messe... Quant à l'affaire Dreyfus, on peut voir qu'elle est alors autant un élément de crispation que de cohésion au sein de l'institution, même si chez ces jeunes officiers, le

doute s'installe progressivement sur la culpabilité réelle du capitaine juif alsacien, sans que leur antisémitisme s'amenuise pour autant ...

Autre réalité pour ces hommes de la « Belle Epoque », la lenteur de l'avancement, liée à l'afflux des vocations militaires après la défaite de Sedan et à l'engorgement consécutif au sein des états-majors. C'est aussi, sous la plume proluxe du capitaine Labarrière, la description du colonialisme à la française, entre bureaucratie et bonne conscience ...

L'épisode de la Grande Guerre est la première expérience réelle du combat, pour cette génération qui s'est préparée à la Revanche. Leurs difficultés au combat, leur détermination à la lutte, leurs illusions sur la « Der des Der », tout cela est exprimé avec le naturel qu'autorise la proximité affective.

Ces considérations martiales n'excluent pas les joies et les drames familiaux qui émaillent toute existence, les militaires n'échappant pas à la loi commune ...

Par la richesse de son contenu et les événements qu'elle évoque, cette correspondance constitue un document historique, qui justifiait qu'on la sortît de l'oubli et du cadre familial.

Claude Vigoureux

Du sous-lieutenant Albert Labarrière au sous-lieutenant Pierre Riondet.

Dompierre (Somme), le 12 mars 1894.

Mon vieux camarade,

Quand tu recevras une lettre écrite à l'encre violette et affranchie d'un timbre à la nuance douteuse, tu pourras dire à priori qu'elle a été élaborée dans un pays de sauvages. Voilà tout le bien que je puisse dire de la localité qui a l'insigne honneur de me compter parmi ses hôtes.

Et si les habitants n'étaient que sauvages, ce ne serait que demi-mal. Je suis moi-même tellement casanier que je me fais une petite existence d'anachorète, dont Pierre l'Ermite serait jaloux ! Mais ces Picards sont aussi curieux que méchants. C'est à la maison une série ininterrompue de visites intéressées : on veut voir les épaulettes¹, on veut toiser du haut en bas le phénomène sur les épaules duquel tout cet or va resplendir, et c'est tellement vexant que j'ai l'intention de mettre un jour sur moi tous mes effets, de me faire précéder par le tambour du village et de [rassembler] toute la population sur la place publique, où je procéderai à un déshabillage complet, afin de faire assister ces badauds à toutes les transformations par lesquelles peut passer la tenue d'un sous-lieutenant de l'armée française. Si au moins il était permis de faire une quête après un semblable exploit !...

Aussi, quelque plaisir que j'éprouve dans la société de mes parents, je me propose de fuir dans deux ou trois jours, d'aller enterrer mon bonheur dans quelque solitude et de ne revenir qu'après Pâques, au moment de boucler mes malles.

Et toi, que fais-tu ? Inutile de le demander. Tu t'enfonces dans le grand canapé, tu joues de la flûte et tu ennues mademoiselle Riondet², qui a bien du mal à t'envoyer coucher à l'heure. Tu fais mauvaise figure aux repas - je t'ai toujours connu mauvais mangeur ! - ; bref : tu es pour un mois le plus affreux potentat que la terre puisse porter.

Pas beaucoup de souvenirs au père Champonnois, hein ? A propos du père Champonnois, j'ai reçu ce matin un mot du capitaine Grosse. Il est certain que tu as reçu la même chose et que tu connais maintenant son adresse. A tout hasard, je te l'envoie : 20, rue Saint-Nicolas, Nancy. Je ne croyais guère que ce bon vieux se rappelait de moi.

Je ne sais encore rien au sujet de mon retour possible à Saint-Maixent³. Je t'en informerai quand j'en aurai connaissance. Jusqu'à nouvel ordre, j'espère toujours... ne pas y aller. Ainsi soit-il !

¹ L'auteur de la lettre vient de sortir de l'école de Saint-Maixent comme sous-lieutenant.

² Caroline Riondet (1865-1949), qui accueillait son frère pendant ses vacances, jusqu'à ce qu'il se mariât.

³ Comme instructeur, sans doute.

Pas de nouvelles de Pierre Le Lérouvillain. Il a peut-être été assassiné ! J'ai vu sur *le Petit Journal* - le seul qu'on reçoive ici - que Bellacoscia⁴ refaisait des siennes. En aurait-il été la douce et innocente victime ?

Je vais avoir demain la visite de mon frère, que je vais expédier sur le champ à Valenciennes. Il faut *battre le frère* pendant qu'il est encore un petit peu chaud !

Je m'arrête. Je ris moi-même de t'entendre rire à la lecture de toutes ces billevesées. Excuse-moi, j'ai le cerveau momentanément détraqué. Sois assez aimable pour présenter mes respects à ta famille. Quant à toi, je t'embrasse sur toutes les coutures.

Ton tout dévoué,

A. Labarrière

D'Albert Labarrière à Pierre Riondet.

Valenciennes, le 20 janvier 1895.

Mon vieux camarade,

J'aurais pu t'écrire le premier. J'aurais même dû répondre plus tôt à ta lettre. Mais j'étais à ce moment trop occupé pour le faire. Du reste, je voulais t'apprendre le résultat de démarches décisives que je viens de faire. Et, ma foi, ce résultat est piteux..

Tu connaissais mon intention de me marier. Je t'avais même parlé d'une jeune fille vers laquelle on m'attirait tantôt et dont on me repoussait d'autres fois. Sans la connaître énormément, je m'étais entièrement fait à l'idée de l'épouser un jour et m'étais attaché par avance à cette jeune personne en tous points charmante. Il y a quelque temps, je pressai mes parents de faire officiellement les démarches nécessaires pour mener à bonne fin cette opération à laquelle je m'étais enfin résolu, et je fis de mon côté quelques recherches sur les tenants et aboutissants de ma presque fiancée. Hélas ! Ce que j'en appris ne fut pas de nature à m'encourager..

Sa mère est folle, un de ses oncles est épileptique, que sais-je ? Et chose plus grave, j'ai reçu en communication, adressées par un anonyme, certaines lettres de la jeune fille qui témoignent d'un dérangement d'esprit certain. Qu'allais-je faire dans cette galère !!! Est-il besoin de te dire que j'ai arrêté les négociations ? J'ai eu beaucoup de peine pendant quelques jours. Maintenant, mon caractère reprend le dessus, et comme il faut que j'aie toujours un but à poursuivre, je me prépare actuellement à l'Ecole de

⁴ Brigand corse.

guerre. Je travaille comme un nègre. Cela durera bien au moins deux mois. Après... après, nous verrons.

Au point de vue service, je ne me plains pas. J'ai la haute direction de 160 élèves caporaux et je redresse ma petite taille. « C'est une rosse ! » disent mes hommes ; je n'en suis pas peu flatté ! En dehors de là, je suis toujours en route, une soirée à droite ou à gauche, à Valenciennes et ailleurs. Mardi 29, je vais à Lille chez M. le général de France, et madame la Vicomtesse a eu l'amabilité... et la précaution... de joindre à sa carte d'invitation un petit mot me priant d'apporter de la musique. Devant un encombrement pareil, j'ai vu qu'il était de mon devoir d'acheter un rouleau à musique en maroquin (1 franc 75) et je le traîne partout : j'ai l'air d'un professeur de piano... à manivelle !

A part tout cela, mon pauvre cher vieux, tu me manques. J'ai beaucoup de camarades, et pas un ami. Si, j'en ai un : un charmant garçon, qui se trouve actuellement dans une fâcheuse position. Je suis son confident ; il me demande des conseils et il ne les suit pas. Il devait épouser une jeune fille charmante, mais la dot n'existe pas. Le grand-père est très riche mais brouillé avec le fils, il ne veut rien donner à sa petite-fille et cette pauvre enfant prend le parti de rendre sa parole à mon camarade et d'accepter un emploi d'institutrice en Russie. Tu vois que je ne suis pas le seul à avoir mon roman ...

Notre Pierre doit également en avoir un fameux car il devient d'une négligence incroyable. Je ne sais s'il est allé te voir. En tout cas, il m'annonce sa visite pour le premier de l'an. Je vais l'attendre à tous les trains, je crie son nom à tous les échos et comme ma sœur Anne, à barbebleusienne mémoire, je ne vois rien venir... Du reste, pas d'explications, c'est dans l'ordre naturel des choses.

En ton nom, je remercie mademoiselle Riondet du sacrifice qu'elle a fait d'abandonner sa bonne vieille maison pour venir tenir compagnie à un grand sauvage comme toi. Je te prie de lui faire part de mon respectueux souvenir.

Maintenant que je n'ai plus l'espoir de sitôt de te voir à ma noce, quand te reverrai-je ? Apparemment, quand j'irai te voir... Eh bien, je vais passer un mois d'été chez mon père, probablement au mois d'avril : si, à ce moment, tu n'es pas allé t'ensevelir dans la montagne, j'irai faire un tour à Orléans. Cela te va-t-il ? Allons, jubile un bon coup ! et compte sur moi.

Va ! mon cher ami ; il n'y a encore de vrai que notre bonne affection. Là, pas de vains calculs, guère d'intérêts en jeu et seulement le bonheur de sentir un cœur battre à l'unisson du nôtre. Si nous étions l'un et l'autre à l'âge des serments, je me ferais dans un doigt une délicate incision, afin qu'il en coule juste assez de sang pour écrire un tas de choses, suivant la formule.

Et là-dessus, je m'aperçois que j'ai dit juste le nombre d'idioties nécessaire pour te faire rire un brin. Mon rôle est donc rempli, et il ne me reste qu'à te donner une franche et cordiale poignée de main.

A. Labarrière

D'Albert Labarrière à Pierre Riondet.

Le 24 janvier 1895.

Mon cher ami,

M'est avis que nous nous trouvons dans la situation de deux ivrognes qui, livrés à eux-mêmes, rouleraient dans un fossé mais qui, en se soutenant mutuellement, arrivent à se tenir debout et regagnent leur domicile. Tu me consoles, je te console, et c'est là le plus grand bienfait de l'amitié. Mais combien tu as raison de dire que nous avons commis une folie en nous séparant, au moment même où nous aurions dû nous resserrer davantage ! Comment n'avons-nous pas compris que nous nous allions entrer dans une vie nouvelle, où nous rencontrerions plus de mécomptes que de sympathies ? Je m'en mords cruellement les doigts. Quelle raison sérieuse avons-nous, toi pour aller à Orléans, moi pour venir à Valenciennes, et n'eût-il pas mieux valu être ensemble n'importe où, fût-ce à Guingamp ou à Magnac-Laval ? ! !

Ecoute-moi. On n'est pas plus malheureux à Valenciennes qu'à Orléans. Au contraire, sous beaucoup de rapport, on y est mieux. Je connais quelqu'un, un de nos anciens qui, étant de Paris, ne demanderait pas mieux que d'aller te remplacer dans ton sale régiment. Veux-tu que je lui en parle ? J'ai un cousin, notaire, qui va s'occuper de me chercher une femme : au lieu d'une, nous lui dirons d'en chercher deux ; il les trouvera et je crois que nous aurons encore quelques jours heureux...

Je dois t'avouer que ce n'est pas la première fois que je songe à cette permutation. Bien souvent, dans mes jours d'ennui, j'ai caressé ce projet. Je te proposerais bien d'aller moi-même à Orléans, mais est-il un officier là-bas qui consentirait à venir ici ? Je ne le crois pas. Réfléchis et tâche de te décider, pour l'affirmative. En attendant, je suis très touché de la délicate attention qui vous engage, mademoiselle Riondet et toi, à m'inviter pour Pâques. Dès maintenant, je puis te promettre d'aller passer quelque temps avec vous à cette date. Je diminuerai d'autant la durée du séjour que je devais faire dans ma famille.

Tu m'encourages dans mon dessein de préparer l'Ecole de guerre. Hélas ! C'est bien dur... Et puis, je manque de confiance. Et véritablement, nous sommes bien mal en

point pour tenter cette épreuve. On n'est jamais sûr de réussir, et s'il est permis à un Saint-Cyrien d'échouer, puisque cet échec ne lui attirera que des encouragements de la part de ses chefs et de ses camarades, à nous, cela n'est pas permis. Quel tollé général, en effet, accueillerait notre mauvaise chance, et comme chacun s'empresserait de nous dire ou de nous donner à entendre : « Mon cher garçon, laissez cela ; vous auriez bien dû penser que vous n'aviez pas l'envergure nécessaire ... ». Et on ridiculiserait notre mérite.

Et puis, quel avantage en retirerais-je, autre que la veine gloriole et le plaisir que je causerais à mon père et à mes amis ? Je le disais dernièrement à mon plus vieil ami, le colonel Bouchy, actuellement en retraite : mon idéal consiste dans une compagnie dont je serais à la fois le maître et le père, et dans un foyer où je saurais ne rencontrer que des visages amis. Est-ce que cet idéal ne vaut pas les fonctions publiques, et toutes de parade, qui sont l'apanage des états-majors ? Et, chose plus grave encore, cette nouvelle situation ne rendrait-elle pas mon mariage encore plus difficile ?..

Restant obscurément dans un régiment, je puis me contenter, si je l'aime et si elle a un peu d'affection pour moi, d'une compagne simple, de goûts modestes et d'une fortune strictement suffisante pour que le ménage vive. Il me semble qu'un officier d'état-major ne peut s'en tenir là... Et tu me croiras sans peine si je te dis que je ne veux pas épouser une femme dont la condition ne soit trop supérieure, non seulement à la mienne mais encore à celle de ma famille. Si je me marie, je veux avoir à mes noces mon père, qui viendra avec sa vieille redingote, et ma marraine, qui parlera patois. Ce ne serait pas fameux, avoue-le, pour une princesse, même d'opéra-comique !

Est-ce à dire que je ne veux pas travailler ? Non pas. A mon avis, le premier devoir de l'homme est de remplir toutes les cases que le Créateur a mises dans son cerveau. Et cela existe surtout pour l'homme qui espère avoir plus tard une famille, des enfants. Il n'est pas, je crois, de meilleur agent d'affection filiale que le respect que le fils doit avoir pour la supériorité intellectuelle et morale de son père. Celui-ci a le devoir de se tenir au courant de toutes les questions scientifiques et philosophiques car il n'est pas admissible qu'un père soit obligé de garder le silence devant une question que lui posera son enfant. Et puis, si mauvaise soit l'humanité, il faut toujours songer à lui être utile, dans la mesure de nos moyens. Pouvons-nous y arriver autrement que par le travail ?

Mais je m'aperçois que je commence à philosopher, et du diable si je sais à quel système se rattache ma philosophie. Ne vaudrait-il pas mieux parler du soleil qui éclaire, de l'agréable senteur des bois et du charme toujours nouveau qu'apporte avec lui le printemps ? C'est vrai ; mais ce temps de neige ne s'y prête guère et met plutôt du froid à l'âme.

Envoie-moi ton bouquin⁵. J'aurai grand plaisir à le lire et, en ami véritable, je te promets de te donner mon opinion exacte sur sa valeur. Si je voulais en faire un semblable, je ne pourrais que raconter mon histoire : c'est dire qu'il faudrait un tour de force pour le rendre intéressant. Cela n'est pas de ma compétence. Je m'en tiens à la musique et, quoique le son de ma voix m'effraie quand je suis seul, au coin de mon feu, je chante tout de même. J'ai maintenant mon répertoire très varié. Beaucoup de gens m'aident dans sa confection et j'ai dû reprendre le travail de copie auquel nous sommes livrés autrefois. Mais actuellement, je suis forcé d'ajouter le piano. Je vous promets de vous faire entendre tout cela à Pâques, et non pas à la Trinité, je t'assure...

Allons, mon cher, bien cher ami, bon courage ! Secoue un peu ta misanthropie. Reconnais qu'il y a encore de belles choses dans la vie et qu'un seul instant de bonheur nous paie de bien des peines.

Je t'embrasse fraternellement, et te prie de présenter mes hommages à mademoiselle Riondet.

A. Labarrière

D'Albert Labarrière à Pierre Riondet.

Valenciennes, 26 mai 1895.

Mon cher ami,

Je ne suis pas allé à Orléans parce que cela ne m'a pas été possible en temps utile et que huit jours plus tard, il n'était plus temps pour te trouver au milieu de ta famille.

J'ai vu mon père depuis. L'explication a été orageuse. Les questions d'argent sont toujours délicates à traiter. Cependant, nous avons fini par nous entendre. Mais il en a résulté pour moi une décision qui changera peut-être le cours de mon existence. Quand on a demandé des sous-lieutenants pour l'infanterie de marine, j'ai présenté ma demande ; je l'ai fait appuyer par quelqu'un que j'ai à Paris et il vient de m'être répondu que le directeur de l'Infanterie avait formellement promis de me désigner. J'attends donc d'un jour à l'autre ma mutation...

Beaucoup de gens me blâment. D'autres m'approuvent. A vrai dire, leur avis m'importe peu. Mais j'ai été tellement ennuyé ici que je ne peux plus m'y sentir. Le service que j'ai à faire me dégoûte. Dans ce corps d'armée, tout est à la fumisterie, rien

⁵ Pierre Riondet tuait le temps en rédigeant des romans moralistes, qu'il adressait, sans grand succès, à des éditeurs de journaux catholiques ou de revues édifiantes.

aux choses utiles ; mon peloton d'instruction, que j'avais dressé pour en faire de bons gradés, n'est pas bon à jeter aux chiens parce que je n'ai pas jugé à propos de leur apprendre à mettre la baïonnette en 15 temps, non plus que je n'ai jamais eu l'idée d'inventer des progressions de maniement d'armes et d'escrime à la baïonnette ! Obtenir du *tape-à-l'œil*, voilà ce qu'il faut chercher. Quant à la véritable instruction, me dit-on, nous verrons après l'Inspection générale. De sorte que mon étoile baisse sensiblement à l'horizon. Je crois qu'on est moins rigoriste dans la Marine et je t'avoue que j'ai hâte de faire des choses sensées.

A un autre point de vue, je sais bien que je n'étais pas fait pour cela. Il m'eût fallu une famille. Tu sais la malheureuse tentative que j'ai faite pour cela. Elle m'a un peu dégoûté des femmes... Et à Valenciennes, il est impossible de trouver à se marier : ou bien les jeunes filles n'ont pas la dot - et il n'y faut pas songer - ou bien, si elles la possèdent, il faut au moins être ambassadeur pour qu'elles vous regardent d'un œil favorable. Je ne suis pas un Adonis, je porte l'uniforme de manière plus qu'ordinaire et je ne sais pas que mes beaux yeux aient jamais fait de ravages. Et puis il y a mille autres choses qui vous désabusent. Que je te conte une histoire typique...

Un de mes amis fait à Paris la connaissance d'une jeune fille charmante. Il la demande en mariage et l'obtient. Mais on lui avoue que la dot n'existe qu'en espérances ; le grand-père, brouillé avec son fils, veut bien laisser sa fortune à sa petite-fille mais il ne lui donne rien en mariage. Les négociations sont rompues, cela va de soi, et la jeune fille, désespérée, annonce à mon ami son départ pour la Russie, où elle va servir d'institutrice dans une grande maison. Eh bien ! mon pauvre camarade a passé dernièrement deux jours à Paris avec elle : elle appelait « Russie » le Quartier Latin et elle est devenue une soupeuse effrénée. Il a couché avec elle le second jour, et quand il confessait ce qu'il appelait une vilénie, je n'ai pu que lui dire qu'il avait été idiot de ne pas le faire dès le premier soir. Est-ce que cela ne refroidit pas vis-à-vis de la gent féminine ? et vois-tu un monsieur heureux avec sa femme et poursuivi par l'idée que, si les circonstances avaient été défavorables, cette femme estimable serait une vulgaire putain ?...

N'est-il pas malheureux de penser que la femme est généralement paresseuse et sans caractère, et qu'à la première apparence de gêne, elle pense immédiatement à son cul ? Va ! Mon bon vieux : nous ferons probablement des célibataires endurcis. Eh bien, après tout, quand nous prendrons notre retraite, si Dieu nous prête vie, nous chercherons un petit coin tranquille, nous pêcherons à la ligne ensemble et cultiverons des asperges. C'est encore un bon lot.

Si je quitte Valenciennes, je compte demander un sursis d'une quinzaine de jours. J'irai en passer un ou deux avec toi. Ainsi, consulte *l'Officiel* et compte sur moi huit jours

après que tu y auras vu mon nom ; à moins que le général de Traversay n'oublie au dernier moment la promesse qu'il m'a faite. Mais j'y tiens la main.

Je te serre les deux mains.

A. Labarrière

Du lieutenant Julien Dufieux au lieutenant Pierre Riondet.

Coulommiers, le 15 novembre 1895.

Mon cher ami,

C'est aujourd'hui que tu dois t'installer à Amélie⁶, et avant de quitter Coulommiers, à mon tour je tiens à t'envoyer là-bas, avec les souvenirs des camarades du bataillon, la chaleureuse accolade d'un vilain garnement, qui regrettera toujours de ne t'avoir pas connu et apprécié plus tôt comme tu le mérites. Sois bien sûr que ton absence laisse ici un vide réel. Malgré les amabilités répétées des Cazot et des Lambert, je viens de passer huit jours qui m'ont paru interminables...

Enfin, je romps définitivement avec Coulommiers. C'est demain à midi que se consomme le divorce : Lyon sera dès lors mon point de direction. Tu n'y seras pas oublié non plus : Macker entendra prononcer ton nom plus d'une fois et je lui redirai le jour même de son mariage que quelqu'un pense à lui dans les Pyrénées. N'est-ce pas là ton désir ?

Pardonne-moi de ne pas te donner des nouvelles détaillées et de t'écrire un peu à la diable. Les jeunes sous-lieutenants de Paris nous sont arrivés aujourd'hui sans crier gare ; il y a eu un grand déjeuner, réception au Cercle, discours de Michel et j'ai traîné Détric et Duclos chez les sous-officiers du détachement ; de sorte qu'à neuf heures du soir, je n'avais pas encore fait mes malles ! J'ai dû empiler mes frusques au hasard, et je m'aperçois maintenant que la date de ma lettre est fautive car il est une heure et demie du matin.

Tu m'excuseras donc, mon bon ami. Les honnêtes gens de Coulommiers sont déjà tous couchés, je ne veux pas compromettre ma réputation au moment de mon départ... Je t'écrirai plus posément de Vienne, où je compte arriver le 25 courant.

Beau temps, médecins aimables et bonne santé, mon cher ami ! Et tout à toi.

Julien Dufieux

⁶ Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales), où Pierre Riondet effectua plusieurs cures.

Innsbruck, le 22 novembre 1895.

Mon cher ami,

Tu as fait, sans t'en douter, le bonheur de deux familles. Je me suis en effet permis de dire à la mère de Macker et à celle de sa jeune femme ce que tu pensais de ton lieutenant. Toutes deux en ont été ravies, bien qu'à des titres différents. Quant à Macker lui-même, il e été très touché de ton bon souvenir et m'a chargé de mille amitiés pour toi.

Le mariage a été superbe, grâce à un immense concours des amis des deux familles. Il y avait plus de six-cents personnes à la cérémonie religieuse, nous étions quatre-vingt-douze au dîner qui a suivi et plus de deux-cents à la soirée, qui a duré de cinq heures à minuit. J'y ai d'ailleurs fort peu dansé mais beaucoup causé, tu devines avec qui⁷... Qu'il te suffise de savoir que je suis parti mercredi soir plus heureux que je ne l'ai jamais été de ma vie. J'ai plus que de l'espoir ; mon âge seul m'a empêché de me faire donner sur le champ une certitude orale. Je veux attendre encore deux ans au moins : ce sera, je crois, beaucoup plus raisonnable. Ceci, mon bon ami, entre toi et moi seulement, n'est-ce pas ?⁸

Mon voyage débute de la façon la plus heureuse : le temps est splendide, il fait presque chaud. J'ai couché à Genève mercredi soir. Jeudi matin, j'ai pu visiter toute la ville : promenades, monuments, jardins, églises et temples. A midi, je prenais l'express de Zurich et c'est là qu'a commencé pour moi l'imprévu... Je me suis trouvé en face d'un officier de réserve du 13^e régiment de hussards bleus allemands, en garnison à Francfort-sur-le-Mein ; le brave homme, actuellement voyageur pour une grande maison d'éclairage électrique, m'a interviewé je ne sais plus trop à quel propos, et comme il massacrait odieusement le français, la conversation a duré *plus de deux heures en allemand*. Le plus étonné n'était pas mon interlocuteur, je t'assure ! Toujours est-il que je l'ai presque constamment compris sans le faire répéter et j'ai pu aussi me faire comprendre de lui. Nous avons causé musique, littérature et organisation militaire. A une heure, il avait les yeux humides ; à trois heures, il me demandait mes nom, qualité et adresse, en échange des siens ; à cinq heures, nous dinions ensemble au buffet de

⁷ La future madame Dufieux.

⁸ Commentaire de Pierre Riondet : « Es-tu bien sûr ? es-tu certain que dans deux ans tu te trouveras plus présentable... Il me revient en mémoire deux vers de Lamartine que je ne comprenais pas jadis : *Borné dans sa nature, infini dans ses vœux, l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux*. Nous aurons beau faire, nous ne serons jamais Dieu et je crois que plus l'on sent, plus l'on voit, plus on approche de ce qui est convenu d'appeler la perfection, plus on s'aperçoit de son infériorité ».

Berne et à huit heures, nous nous quittions sur une énergique poignée de mains. N'est-ce pas cocasse, cette amitié subite ?

Ce matin, j'ai visité Zurich, qui est un bijou : c'est la plus jolie ville que je connaisse. Puis j'ai pris l'express d'Innsbruck où je suis arrivé à six heures du soir. La traversée du Vorarlberg m'a enthousiasmé ; c'est un pays merveilleux, qui m'a bien fait penser à ta belle Savoie. Malgré la nuit, après avoir dîné, je me suis promené à travers la ville d'Innsbruck, qui m'a parue très coquette. J'ai fait les cent pas dans la *Maria-Theresien Strasse*, qui est la rue Royale de l'endroit : c'est là que les gommeux et les officiers de la garnison viennent se faire admirer. Ceux-ci m'ont paru en général assez chics mais ils ont tous la manie de faire épauler leur tunique et leur capote d'une façon tout à fait exagérée : ils obtiennent ainsi des épaules très larges et une taille assez fine mais ils ont l'air de mannequins habillés. Quant aux soldats, à part les chasseurs tyroliens, ils m'ont semblé assez mal ficelés. Les marques de respect sont rendues assez convenablement. La garnison doit être importante car j'ai vu une grande variété d'uniformes.

Demain matin, je sortirai de bonne heure pour voir manoeuvrer les recrues et je visiterai la ville en détails. Puis je filerai par le Brenner sur Franzensfeste et j'irai coucher à Klagenfurth, dimanche à Gratz, lundi à Vienne. J'ignore encore quelle sera ma niche définitive dans ma capitale mais si tu veux m'écrire, je te prie de m'adresser ta lettre chez MM. Chvalla, VII Apollogasse 4.

Je compte bien avoir sous peu de tes nouvelles, et des bonnes. Tu me diras ton genre de vie à Amélie, si tu t'en trouves bien et ne t'y ennues pas trop. Tu sais que je suis toujours enchanté de bavarder avec toi : n'oublie pas que la poste supprime à peu près les distances... En attendant quelques lignes de toi, mon bon ami, je te souhaite beau temps et surtout complète réussite dans ton traitement.

A toi de cœur,

Julien Dufieux

De Julien Dufieux à Pierre Riondet.

Vienne⁹, 1^{er} décembre 1895, dix heures du soir.

Mon cher ami,

Tu ne peux t'imaginer le plaisir que m'a causé hier ta bonne et longue lettre. Ne voir autour de soi que des visages étrangers, n'entendre du matin au soir qu'une langue en

⁹ Chez M. Robert Schmidt, *Gymnasialprofessor*, IX Lazarethgasse, 16.

définitive peu harmonieuse, peu sympathique, ce n'est guère réjouissant au début, je te l'assure ! Aussi, quelle joie de recevoir des amis de France des nouvelles, des réflexions, des conseils, surtout quand l'ensemble est exprimé sous une forme aussi chaude qu'heureuse ! J'ai déjà relu ta lettre cinq ou six fois et j'avais même envie de la gronder pour m'avoir empêché de travailler une bonne partie de la soirée d'hier. Elle m'a fait rêver, elle m'a fait réfléchir, si bien que je veux plus attendre plus longtemps pour y répondre. Si d'ailleurs je lis bien l'en-tête, il nous faut plusieurs jours pour établir des relations entre Amélie et Vienne. Tu ne recevras mon papier que le 5 ou le 6.

Tout d'abord, je te déclare franchement que je ne suis pas de ton avis sur quelques points. Le début de ta lettre m'a même fait beaucoup de peine... Non, quoique tu en dises, tu n'es à *aucun point de vue* une épave humaine ; tu es au contraire trempé par le malheur comme peu d'hommes le sont, et cette trempe-là, quand l'acier est de bonne qualité, fait les lames sûres et solides : c'est ton cas. Tu le reconnais toi-même en disant que ton cœur est resté entier, malgré le triste naufrage des espérances et des affections que tu m'as confiées certain soir. Eh bien, l'homme ne vaut-il pas uniquement par son cœur ? Et quand ce cœur s'allie, comme chez toi, au bon sens, à la saine appréciation des choses de la vie, il ne manque pas à l'homme, pour être complet, que la récompense méritée pour tant de souffrances endurées sans jamais défaillir. Cette récompense, mon bon ami, tu l'auras, j'en suis persuadé ; elle t'est due, je te la souhaite et j'espère formellement qu'elle ne se fera pas attendre longtemps.

J'ai beaucoup réfléchi aussi sur ce que tu me dis ensuite en si excellents termes. Mais si, en ce qui te concerne, tu montres une défiance exagérée, ton amitié pour moi t'empêche de voir tout ce qui me manque pour être vraiment digne de tenter l'épreuve du mariage. Je ne suis encore qu'un enfant par certains côtés, et si je crois avoir la volonté, le courage de me tracer un chemin bien droit dans la vie, il me manque précisément cette trempe de la douleur qui, seule, permet de juger la force de cette volonté, la constance de ce courage. Comme je te l'ai dit un jour à Coulommiers, une chance perpétuelle m'a jusqu'à présent fait réussir en tout ce que j'ai tenté, et toujours bien au-delà des espérances que mes faibles moyens avaient pu me donner. Ce bonheur constant, préparé sans trêve ni relâche par un père et une mère dont l'affection et les conseils ne m'ont jamais manqué et m'appartiennent encore, [ce bonheur] m'effraie aujourd'hui, surtout quand il s'agit d'unir étroitement ma destinée à celle d'une jeune fille dont le cœur et la raison me paraissent également admirables.

Je rougis, quand je me représente alors ma vie de jeune homme jusqu'à présent : tant de temps perdu, tant d'occasions manquées de remplir mieux, plus complètement ses devoirs, et ces milles faiblesses qui, prises une à une, semblent peu de choses mais dont l'ensemble forme un compte terriblement attristant ! Tu prétends que je n'ai vu

de toi que le bon côté : que dirai-je donc moi qui, malgré une vie heureuse et relativement facile, grâce à l'affection et aux sacrifices incessants de mes parents, ai cependant encore tant de défauts à corriger, tant de lacunes à la fois dans mon éducation virile et dans mon instruction générale !

L'amour, comme tu me l'écris excellemment en complétant la belle définition du Père Didon, est une grande vertu, « qui inspire et développe toutes les autres ». J'en suis comme toi persuadé ; mais il faut lui laisser le temps de produire ses effets. Je me suis précisément tracé un programme d'études et de perfectionnement moral qui, avec l'aide de Dieu et le souvenir de celle que j'aime, me permettra dans deux ans environ d'aborder plus dignement la grande question. Si je n'écoutais que mon cœur, tu peux croire que je n'attendrais pas si longtemps, d'autant plus que depuis le 19 novembre, j'ai le bonheur d'être fixé sur les sentiments de la jeune fille à mon égard : cela est venu malgré nous, au cours d'une journée où les émotions n'ont pas manqué et que nous avons passée presque entière tous deux ensemble. Je t'assure que j'en ai tous les détails présents à la mémoire, comme aussi toutes les pensées que nous avons échangées.

Mais je t'ennuie avec tous ces racontars. Pardonne, mon bon ami ; mon cœur est si plein depuis cette excellente journée que j'éprouve le besoin de le dégonfler, et près de toi, je suis certain de trouver accueil sûr et indulgence.

Pour conclure ce trop long bavardage, la raison me dit que je dois encore attendre un peu, afin de me compléter dans la mesure du possible. Et pourquoi ne pas t'avouer que si j'ai eu un ardent désir de partir pour Madagascar, au point d'en pleurer le jour où la compagnie du 31^e est passée à Orléans, c'est que j'espérais trouver dans une campagne pénible et sans profit immédiat cette trempe du caractère qui me manque encore et que j'aurais voulu apporter comme dot solide au jour de mon mariage... J'aimais déjà depuis deux ans et demi et me dépitais de n'avoir d'autre titre qu'un ridicule classement d'école : et tu sais ce que signifient ces classements-là !

Enfin, mon cher ami, si comme toi, je suis persuadé que c'est un bonheur de se marier jeune, je crois aussi qu'il faut apporter dans cet acte si important la conscience d'une certaine maturité d'esprit et de caractère. Cette conscience, je ne l'ai pas encore suffisamment à mon gré, en face des qualités sérieuses que je connais à celle que j'aime. Voilà pourquoi, bien à regret, je me contrains encore au silence vis-à-vis de mes parents.

Assez parlé maintenant de mon chétif personnage, causons un peu de toi. Les nouvelles que tu me donnes de ta santé me font grand plaisir. Si ton traitement est simple, c'est que ta fatigue l'est aussi... Dors bien, mange bien, profite de l'éloignement du « Roi des Lombards » pour « cultiver l'animal », comme dit si élégamment

Herbert Spencer¹⁰. Tu me recommandes le mien ; sois tranquille, il a trouvé ici une excellente étable, comme tu pourras en juger à mon retour. Mais toi, qui as négligé le tien si longtemps, songe enfin à lui donner un régime convenable. Quant au congé de convalescence, j'espère bien que les médecins ne seront pas assez ladres pour te le marchander : il serait idiot de te faire passer le mois de décembre à Amélie pour te renvoyer en plein cœur de l'hiver sur les bords du Morin¹¹. Débats-toi comme un forcené mais tâche d'obtenir le nécessaire pour ta complète guérison. Je veux, à mon retour d'Autriche, voir un Riondet solide comme le grand caporal du 97^e !

Mais je m'aperçois que j'ai noirci beaucoup de papier sans te donner un seul détail sur mon installation. Excuse mon étourderie et, si tu le veux bien, je remettrai à la prochaine lettre mes impressions sur Vienne, les Viennois et la vie que l'on mène ici. Sache seulement que depuis le 27 novembre au soir, je suis dans la famille d'un professeur de littérature : personne n'y parle français, je suis donc obligé de barbouiller le teuton du matin au soir. C'est un peu fatiguant car il faut une continuelle tension d'esprit, mais je ne m'en plains pas : la nécessité est un excellent aiguillon. Je prends déjà part, à table, à presque toutes les conversations générales et j'ai bon espoir pour le mois de février.

Que te dire de la fin de mon voyage ? Toujours ma veine, une veine insolente ! J'ai eu depuis mon départ de Lyon un temps magnifique. J'ai pu admirer, aussi bien qu'en été, les pays merveilleux que j'ai traversés : après Innsbrück, Klagenfurth et Gratz ont été mes étapes et quand j'ai débarqué à Vienne le 25, à l'heure convenue, un soleil provençal faisait étinceler les toits des innombrables monuments de la ville. Je suis dans l'enthousiasme et si rien ne casse d'ici le mois de février, je me réserve un voyage de retour encore plus intéressant que celui de l'aller ...

Mais je suis plus bavard qu'une vieille pie. Il est près de minuit et de ton côté, tu dois être fatigué de déchiffrer mes grosses pattes d'araignée.

Adieu. Soigne-toi bien et n'oublie pas l'exilé de Vienne : tu peux être sûr qu'ici, on pense souvent à toi.

Tout à toi,

Julien Dufieux

Mon adresse est maintenant celle que j'ai indiquée en tête de ma lettre. Inutile de la transcrire en allemand, l'indication « Vienne-Autriche » suffit.

¹⁰ Philosophe évolutionniste et sociologue anglais (1820-1903).

¹¹ Rivière traversant la Seine-et-Marne.

Cho-Moï (Tonkin), 14 décembre 1895.

Mon cher ami,

Je t'ai bien un peu négligé dans ces derniers temps. Il ne faut pas m'en vouloir, car étant donné le branle-bas continu dans lequel j'ai vécu jusqu'ici, il ne m'était guère possible d'entamer une correspondance. Enfin, je suis à mon poste, installé d'une façon suffisante et je viens immédiatement t'offrir mes meilleurs souhaits de bonne année. En quoi cela consiste ? c'est bien facile à concevoir : de la tranquillité, beaucoup d'amusement à Coulommiers et, avant la fin de l'année, une gentille femme comme il t'en faut une : bonne, simple et de caractère gai. Tu auras de beaux enfants, que je souhaite moins secs que leur père, et je réclame instamment les fonctions de parrain pour le premier, à moins qu'il n'arrive trop tôt. Tu lui diras, comme aux jeunes enfants : « - Voilà petit parrain qui revient d'Afrique ! »

Tu sais que, sous cette apparence folâtre, ce que je dis là est bien sérieux. Si je ne m'abuse, mon ami, tu n'es pas loin de la trentaine. Peut-être même l'aurais-tu dépassée ! Eh bien, il est temps de songer à faire une *fin*, ainsi nommée parce, fort à propos, c'est presque toujours un commencement. Le vieux célibataire, c'est-à-dire celui que des raisons majeures n'ont pas empêché de se marier, le vieux célibataire, dis-je, est une parfaite brute et l'exemple le plus frappant de l'égoïsme humain. Il faut que toi, du moins, ne tombes pas dans cette catégorie d'individus.

Je ne veux pas te raser avec les péripéties de ma traversée. Elles sont d'ailleurs assez banales. Visité Oran, Port-Saïd, Colombo, la capitale de Ceylan, la perle de l'Océan indien, Obok, que j'allais oublier, et Saïgon, ville autrefois très originale, aujourd'hui envahie par notre civilisation, qui en a détruit le cachet et en a fait une ville par trop française. Enfin, nous arrivons en baie d'Along. Par une bizarrerie géologique, la côte du Tonkin, toute basse et formée d'alluvions considérables, est bordée sur presque tout son parcours par une ligne de rochers élevés, tombant à pic dans une eau profonde, rochers plantés sans ordre comme versés par une immense corne d'abondance, véritables blocs de pierre affectant les formes les plus étranges, inclinés parfois à faire douter des lois de l'équilibre, et que l'eau a découpés profondément, formant des passages étroits et de larges cavernes. C'est le berceau de la piraterie ; les fameuses bandes chinoises sont venues de là, et actuellement encore, les habitants de cette région, tour à tour pêcheurs et écumeurs de mer, continuent à errer dans ce labyrinthe, montés sur des jonques chinoises, dont la forme rappelle celle des anciennes galères et

¹² Alors sous-lieutenant à la 8^e compagnie du 9^e régiment d'infanterie de Marine, en mission au Tonkin.

que le vent fait mouvoir, en enflant un voile unique, semblable à une aile immense de chauve-souris.

C'est dans cette baie d'Along, qui fait rêver aux paysages célèbres de la côte norvégienne, que nous quittons notre affreux bateau pour continuer notre route sur des chaloupes de la compagnie des Messageries fluviales. Quelques heures après, nous sommes à Haïphong. C'est là une ville toute nouvelle, bâtie de toutes pièces, avec de beaux boulevards, des monuments qui seraient jolis s'ils étaient plus solidement construits, le tout éclairci à la lumière électrique. Il y a même un théâtre où j'ai vu jouer le jour et la nuit d'une façon, sinon irréprochable, mais cependant très suffisante pour le Tonkin.

Quand une personne revient du Tonkin, après avoir vu Hanoï et Haïphong, elle revient persuadée que le Tonkin est une colonie très florissante, n'attendant que la nomination d'un préfet et de nombreux gardes-champêtres, pour devenir un département d'outre-mer. En parcourant le delta même, à cette saison du moins, où la récolte du riz donne une animation inaccoutumée, on peut s'illusionner sur les progrès réalisés depuis la conquête. Mais comme on se convainc rapidement de l'instabilité de toutes ces institutions ! On a dit que la France n'avait su que créer jusqu'ici des colonies de fonctionnaires : hélas ! ce n'est que trop vrai... Et quels fonctionnaires ! On a esquissé de quelques-uns d'entre eux des silhouettes qui, sans doute, n'étaient pas flattées mais qui étaient encore au moins édifiantes. Ce qui frappe le plus, c'est la politique générale mêlée à la colonisation, c'est l'intérêt général absolument sacrifié à l'intérêt particulier, c'est surtout un manque d'esprit de suite qui fait que tout le monde se débat dans une véritable anarchie.

Du reste, c'est ici ou jamais que devient applicable le proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint ». La France, se réveillant enfin de sa longue apathie coloniale, a voulu trop faire en même temps : le Tonkin, le Soudan, Madagascar, la côte occidentale d'Afrique... Peut-être eût-il mieux valu s'en tenir à l'Algérie et à la Tunisie, du moins pour le moment, et étant donné surtout qu'on est loin de tirer de ce pays vaste et riche tout le profit que nous sommes en droit d'en attendre. Il faut dire, à la vérité, que l'instruction gratuite et obligatoire, a pour effet de mettre sur le pavé une foule de gens que l'outil déshonorerait et que, d'un autre côté, notre régime parlementaire a pour effet de créer pour ces gens-là de nombreuses sinécures, grassement payées, où l'on n'exige aucune connaissance préalable. Le fonctionnarisme inouï de nos colonies offre à ces déclassés un débouché toujours ouvert.

Pour être facteur en France, il faut passer un examen : pour être gouverneur d'une province du Tonkin, il n'en est pas question. Du moins jusqu'à présent... On a créé dernièrement une Ecole coloniale, d'où sortent des jeunes gens plus instruits et plus

honnêtes que ceux dont nous parlons et qui apportent sans contredit plus de bonne volonté. Ce sera l'éternel écueil auquel viendront s'échouer tous les efforts des gouvernements. On choisit un fonctionnaire, non pour sa compétence mais pour sa nuance politique. J'ai connu un monsieur qui siégeait à la Chambre depuis la fondation de la République : ce monsieur, grand agriculteur, et agriculteur pratiquant, avait maintes fois été d'un grand secours dans l'éclosion des lois agraires ; malheureusement, il était d'une nuance tricolore par trop claire, ce qui fait que sa circonscription trouva très naturel d'envoyer à sa place un énergumène, franchement rouge celui-là, mais aussi franchement inepte. Voilà, à mon sens, pourquoi nous avons à la Chambre tant d'orateurs et si peu de travailleurs.

Quant au fonctionnarisme lui-même, il faut y remarquer deux catégories bien distinctes. La première comprend les administrations où chaque employé ne peut obtenir l'emploi s'il n'a préalablement servi dans l'emploi immédiatement inférieur. Bien qu'il y ait toujours une place pour le favoritisme, il est bien certain que même les favoris connaîtront à peu près leur métier. La deuxième catégorie comprend les administrations où les emplois sont distribués sans autre forme de procès aux anciens politiciens blackboulés ou aux amis des politiciens régnants. On trouvera là-dedans beaucoup moins de gens instruits et peut-être aussi moins de gens honnêtes.

Or, l'administration supérieure des Colonies est confiée à des fonctionnaires désignés de cette façon ; ces personnages étant, directement ou indirectement, mêlés à la politique, [ils] en suivent les fluctuations. De là des changements continuels d'administrateurs... Forcément rivaux et ennemis les uns des autres, ils se combattent mutuellement, détruisant le lendemain ce que le prédécesseur a fait la veille. De là, changement complet d'administration.

On ne s'entend que sur un point : rouler le plus possible le contribuable. Un exemple : tu entendas dire que les douanes au Tonkin rapportent, bon an mal an, six millions. C'est fameux ! diras-tu. Ne te hâte pas de les en féliciter : les 4/5^e au moins de ce chiffre représentent le produit des droits dont on impose les denrées destinées aux troupes et services. Ces droits, c'est le budget militaire de la colonie qui les paie au budget local... Simple question de mots : le vrai, c'est que le dindon est toujours le modeste paysan qui sue d'ahan pour payer l'impôt... Pourquoi déguiser d'une façon aussi grotesque la véritable situation ? et ne sommes-nous pas en droit de nous demander si ces manœuvres bizarres ne cachent pas un peu de malhonnêteté ?

A un autre point de vue, je me demande si l'Etat n'agirait pas sagement en confiant à d'autres le soin d'organiser son empire colonial. Regarde ce qu'a fait l'Angleterre : elle a toujours procédé par la constitution de grandes compagnies à charte, auxquelles elle octroie des concessions limitées dans la durée mais renouvelables, et très étendues au

point de vue des droits qu'elles comportent. Mais nous sommes bien loin de la largeur d'esprit qu'exigent ces innovations ou, plutôt, ces imitations ! Une grande compagnie, si nous en formons jamais, aura besoin d'un prodigieux courage pour accepter des mains de l'Etat la charte la mieux établie : elle peut être sûre qu'au bout de trois mois, on demandera à la Chambre qu'une commission de 33 membres, pour le moins, examine sa gestion et y mette fin. Lord Clive¹³ lui-même n'aurait rien fait avec un tel régime...

Enfin, qui vivra verra ! Je crois cependant que, vu l'étendue considérable des entreprises commencées, il faudra à la France de prodigieux efforts et de longs sacrifices pour les mener à bonne fin. Est-ce à dire que nous devrions désespérer ? Non, certes ; notre pays est capable de ces efforts et de ces sacrifices, et peut-être la génération qui arrive sera-t-elle meilleure que celle qui s'en va.

Au point de vue militaire, les opérations au Tonkin sont, ou paraissent être, le résultat d'un accord entre l'autorité militaire et le Gouverneur général. Le but apparent du colonel Galliéni, un homme éminent qui a fait de cette question une affaire d'amour propre, est de rejeter sans cesse vers le Yunnan les bandes de pirates, auxquelles on laisserait jusqu'à nouvel ordre une porte ouverte de ce côté ; on arriverait ainsi à en purger le pays sans combat, ce qui est l'idéal. Bien entendu, l'occupation du territoire et l'armement des populations directement intéressées seraient un sûr garant de leur fuite définitive. Malheureusement, le colonel Galliéni quittera le Tonkin, et qui sait si son successeur aura les mêmes idées ? Toujours le manque d'esprit de suite ...

En attendant, j'ai eu l'occasion, non pas de voir des pirates mais de voir les traces de leur passage. Une bande de douze à quinze Chinois a eu le toupet de venir à deux kilomètres de Cho-Moi, a tué un homme et une enfant, en a blessé grièvement trois ou quatre autres, tout cela pour emporter vingt kilos de riz ! Et voilà les gens à qui certains personnages voulaient porter la bonne parole pour les ramener au bien !

Mon poste, je ne te l'ai pas encore dit, se trouve dans la haute région, et fait partie du 2^e territoire militaire. C'est un pays inculte, à peine habité par quelques malheureux indigènes et envahi par la forêt vierge, où les hautes herbes, pourrissant sur place, engendrent un foyer continu de miasmes fiévreux. Je suis sous les ordres d'un capitaine ; un peloton est détaché ; le reste, à l'effectif de douze hommes environ, est à Cho-Moi, avec la valeur d'un peloton de tirailleurs. Ce pays est le centre d'un cercle (subdivision du territoire militaire) commandé par un chef de bataillon, auquel sont adjoints un lieutenant chancelier et un autre lieutenant officier de renseignements. Le personnel, en officiers, se complète par un médecin-major et un commissaire colonial. Au total, sept officiers.

¹³ Fondateur de la colonie britannique des Indes.

En fait de service, nous ne faisons guère que des constructions. Il faut être briquetier, chaufournier, et tout ce qui s'ensuit. Tu vois d'ici ma compétence en pareille matière ! Ma principale occupation est de dormir, je ne le cache pas... Il fait pourtant assez froid pour rester éveillé mais j'ai toujours eu un faible pour la sieste. Le soir, je suis avec mes parents et amis de France : c'est dans la tranquillité de la nuit que j'envoie à droite et à gauche des lettres dans le genre de celle-ci. Je n'y parle pas toujours politique - tu me pardonneras d'avoir dérogé à cette règle en ce qui te concerne. Je suis encore plus acerbe quand j'écris à mon père, qui a la faiblesse de croire que notre régime actuel est le meilleur qui se puisse imaginer. Aussi, je devine le sens de ses réponses : *Petit Journal* en main, il me convaincra d'imposture et me renverra à mes charpentes. Peut-être aura-t-il raison... Ne vaudrait-il pas mieux se laisser vivre que de s'échauffer inutilement la bile à ressasser ces questions ?

A part cela, je ne vois rien de bien important. Nous vivons assez mal, et il ne faut pas s'en étonner, vu la difficulté des approvisionnements. Deux jours par semaine, de la viande fraîche : le reste du temps, les oeufs, le poulet et le porc font les frais de nos repas. C'est ainsi qu'en route, un tirailleur me composa le menu suivant : soupe au poulet, poulet bouilli, poulet aux navets et poulet rôti pour finir... Le comble est que la même bête avait servi à tout cela et avait coûté la valeur de huit sous de France. Aussi ne faut-il pas qu'à mon retour, mes parents aient la malencontreuse idée de me régaler de volaille : j'en aurai soupé !

Voilà, mon cher vieux, tout ce que tu auras pour cette fois. Quand tu auras l'occasion de revoir ton frère et ta sœur ou de leur écrire, ne manque pas de me rappeler à leur bon souvenir ; et encore une fois, marie-toi le plus vite possible. Ne cherche pas l'oiseau rare : même à trois-mille lieues de France, tu ne le trouverais pas.

Je t'embrasse fraternellement,

A. Labarrière.

De Julien Dufieux à Pierre Riondet.

Vienne, ce 15 décembre 95.

Mon cher ami,

C'est avec grand plaisir que je t'écris, et je voudrais que ce fût souvent et longuement chaque fois. Mais tu n'imagines pas l'effrayante correspondance que j'ai devant moi. Tout le monde me demande des nouvelles : parents, amis, camarades... Quelques-uns de ces derniers vont jusqu'à me prier de leur trouver ici le sujet et la

matière de travaux d'hiver ! C'est un métier de *reporter* que j'ai depuis mon arrivée à Vienne, et comme je voudrais en même temps faire plaisir à tous et apprendre quelques bribes d'allemand, il m'est difficile d'y suffire. Si encore je noircissais toujours mon papier avec le même intérêt que lorsque je te le destine, je serais loin de le plaindre ; mais hélas ! je dois avouer que souvent, la camaraderie ou la politesse seules me mettent une plume entre les mains.

Et maintenant, voilà le terrible Jour de l'An, avec ses monceaux de cartes et son déluge de félicitations ! Je le vois approcher avec terreur... Il me prend presque des accès de désespoir quand je contemple la liste démesurée des gribouillages qu'il me faudra expédier aux quatre coins de la France, en Algérie, en Angleterre et en Allemagne. Je n'ose déjà plus entrer dans les débits de tabac qui avoisinent le *Lazarettgasse* ; j'y vais tous les jours prendre des timbres : les marchandes me les tendent avant même que j'aie ouvert la bouche. Tu m'excuseras donc, mon cher ami, si mes lettres sont rares et peu intéressantes. J'aurais quantité de choses à te dire mais le temps me manque pour trier les plus importantes et les transcrire à ton usage. Sois sûr que, si tu ne reçois pas de moi de longs volumes, le cœur y est tout de même. Nous nous rattraperons quand, tous deux, nous serons rentrés au bercail.

Ta lettre m'a bien intéressé et je te remercie d'avoir aussi affectueusement accepté les bavardages que contenait la mienne. J'espérais en effet qu'ayant connu les mêmes sentiments, tu aurais pour eux toute l'indulgence nécessaire. Mais que vas-tu donc te mettre en tête aujourd'hui, en ce qui te concerne ? ... Tu reconnais toi-même que tu as engraisé de trois kilogrammes depuis ton arrivée à Amélie, le médecin te répète sur tous les tons que tu n'as presque rien, et s'il t'applique un traitement énergique, c'est sans doute que tu as la force de le supporter. C'est aussi qu'il veut te mettre au plus vite en bonne voie... Que parles-tu de *ne pas lutter contre la maladie* ? Allons donc ! mon bon Riondet : quand on a subi les épreuves morales qui ont été si longtemps ton lot, on a la force bien certainement de fermer la porte à une maladie qui n'a rien de grave en elle-même, surtout quand on a la volonté de la traiter sérieusement. Rappelle-toi la promesse que tu m'as faite au jour de ton départ : l'as-tu déjà oubliée ? Dans ce cas, je viens te la redire ; soigne-toi, mon bon ami, profite de l'occasion qui t'est offerte pour en retirer tout le bénéfice possible. Si ce n'est pour toi, fais-le au moins pour tes amis.

Que te dire de mon existence ? A parler franchement, dans la disposition d'esprit où je me trouve, les Viennois et Vienne me laissent plus froid peut-être qu'un autre. Et pourtant, je vois et j'entends, je lis aussi des choses fort intéressantes : je te les conterai en détail dans quelques semaines. Ainsi, croirais-tu que moi, officier français, j'ai passé une soirée entière dans la *Deutscher Gesangverein*, société de musique qui déguise sous forme artistique des réunions du Parti national allemand ? Ce parti, très puissant en